

L'Algerianiste

Passage de témoins

Pour une transmission algérianiste



L'Algérieniste

Les textes qui suivent avaient été rassemblés en 2013, en vue de l'édition d'une petite brochure destinée aux jeunes générations pieds-noires.

Les quatre premiers de ces textes ont été écrits par des pionniers du Cercle algérieniste. Ils étaient eux-mêmes jeunes en 1973 mais, aujourd'hui, vient le temps de la transmission du flambeau, du passage de témoin et il appartenait à ces témoins de l'aventure algérieniste, de faire part de ces quelques passages à ceux qui, peut-être, voudront bien leur succéder...

Textes de :

Ferhat Abbas

Jean Brune

Hervé Cadot

Maurice Calmein

Pascal Diener

Pierre Dimech

Maréchal Alphonse Juin

Camille Para

Jean Pomier

Robert Randau

Boualem Sansal

Jacques Villard

BOUTEILLES À LA MER

DU PREMIER ALGÉRIANISME AU DEUXIÈME ... ET VERS LE TROISIÈME ?



MAURICE CALMEIN,
président fondateur

Le temps des pionniers

Dans les années 1910 à Alger, c'est-à-dire près d'un siècle après la conquête, naquit un courant de pensée et d'expression littéraire qui prit pour nom l'algérianisme. Quelques points constituaient le « *nouveau dur* » de cette « *pensée jeune et éternelle de croître* » dont les instigateurs furent notamment Jean Pommier et Robert Rindou :

• Il ne s'agissait pas d'une « école », au sens académique, mais, comme le disait Pommier, de la « *procédure acquiescente d'un Moi algérien* », « *une philosophie*

de force et de mouvement », « *un effort d'être* ».

• Il fallait exprimer toute l'Algérie mais rien que l'Algérie (= *idéal algérien* à *notre aïeux*)... et pour cela ne pas ignorer les composantes arabe, berbère et juive du pays.

• Il fallait, a contrario, séfuter = *l'orientalisme de baser*, ce goût de l'exotisme artificiel qui, aujourd'hui encore, pousse les pires anti-colonialistes à se ruer dans les riads de Marrakech !

• On devait encourager l'émergence, sur le sol natal, d'une intellectualité, d'une autonomie d'expression, d'une littérature authentiquement algérienne.

« *parce qu'un peuple qui possède sa vie propre doit posséder aussi une langue et une littérature bien à lui* ».

• Enfin, la démarche se voulait apolitique, ou plutôt a-politicienne, car ce « *régionalisme* » était alors purement culturel.

Malas, les guerres du XX^e siècle vinrent interrompre l'essor du mouvement et la fin tragique de l'Algérie française en fit « *un oiseau sur ailes coupées* ».

L'algérianisme de l'œil

Est-ce un hasard si dans le manifeste qu'ils publièrent en 1974, les nouveaux algérianistes comparaient justement leur sort à celui d'un « *étalien malade et convulsif rejété par la Mère Patrie...* » ? C'est dix ans plus tôt, à Toulouse, en 1963, que quelques étudiants, réunis dans le « *nid* » de l'Amicale universitaire pied-noire, firent la connaissance de Jean Fumet, venu spontanément à leur rencontre. Avec sa fougue, son panache et sa grande érudition, il sut immédiatement leur inoculer le virus algérianiste et l'ADN de leur identité.

Quelques années plus tard, ces mêmes étudiants, qui avaient entre-temps, à l'appel du général Jouhaud, intégré leur armée au Front national des rapatriés, constatant l'échec de la tentative d'union des associations, décidèrent de créer un mouvement autonome mais complémentaire des grandes associations : le Cercle algérianiste. Et ils reçurent alors le soutien appuyé du général Jouhaud qui avait parfaitement compris leur démarche.

Leur défi fut de « *sauver une culture en péril* » et de « *faire en sorte qu'en l'an 2000, il y ait encore des Pieds-Noirs fiers de l'être* ».

D'emblée, leur algérianisme s'est voulu plus large dans son champ d'action et plus militant que celui des pionniers de 1920. Le traumatisme causé par la guerre, l'exode, l'incompréhension métropolitaine, l'injustice sociale, le besoin de reconnaissance et de réparation venaient s'ajouter à la dimension identitaire et culturelle.

S'inspirant de leurs anciens, ils se dotèrent des mêmes structures : une association, une revue, un prix littéraire. Ils y ajoutèrent l'essaimage de cercles locaux. Mais ils se sont aussi attachés, à dénoncer les mensonges et les silences hypocrites qui entourent irrémédiablement depuis plus de soixante ans toute l'histoire de l'Algérie française et celle de leurs familles, à faire connaître la réalité du combat engagé pour garder l'Algérie dans la France, les souffrances cachées des Français d'Algérie pendant les huit années de guerre civile, celles des familles de disparus, des Harkis, à combattre leurs destructeurs et ceux qui ont fini par imposer la honteuse célébration de l'anniversaire du 19 mars 1962.

À l'encouragement, à la création littéraire et artistique, ils ont aussi ajouté la sauvegarde de celle qui s'exprima jadis ainsi que d'autres formes d'actions : création de centres de documentation, bibliothèques, musées, monuments commémoratifs, publication de livres, études et documents audiovisuels et le maillage d'innombrables conférences à travers la France.

Tout ce travail a été et demeure l'œuvre d'une armée de bénévoles qui n'ont ménagé ni leur temps ni leurs efforts, préférant ce travail de Sisyphes, difficile et parfois ingrat, ce devoir d'honneur, de justice et d'histoire, à des activités associatives ou personnelles plus gratifiantes ou aux honneurs superficiels. La poignée de fondateurs de 1973 fut, en quelques mois, rejointe par une centaine de nouveaux algérianistes, puis par des milliers d'autres qui, à travers toute la France, jusqu'à dans les départements et territoires d'Outre-mer et

même à l'étranger, ont porté haut et fier le message algériariste, l'ont fait vivre et rayonner.

À des postes de commande ou le plus souvent dans l'ombre, ils ont fait de notre mouvement ce qu'il est aujourd'hui : la première association de Français d'Algérie, avec ses quarante et un cercles locaux et ses milliers d'adhérents, sa belle et grande revue, son Centre de Documentation de Perpignan qui jouste désormais le Mémorial des Disparus et bien d'autres réalisations encore, nationales ou locales.

Vers l'algérianisme du futur ?

Cette année 2023 marque le cinquantième anniversaire de notre mouvement et certains ont tendance à concevoir cet anniversaire comme une fin. Parmi eux, d'aucuns ont même semblé surpris que nous ayons survécu jusqu'à en tant que peuple conscient de son histoire et de son identité.

Certes, ceux qui ont mené le combat du renouveau algériariste ont pris de l'âge et les cheveux blancs sont désormais presque omniprésents dans nos assemblées. Nous avons accompli un noble et difficile travail, nous avons enregistré de beaux résultats et un solide acquis pour l'histoire. Mais l'algérianisme vivant ne doit pas disparaître avec nos générations, celles qui sont nées outre-Méditerranée. Notre ultime tâche sera de transmettre le flambeau aux générations futures, qui auront à le porter et à en entretenir la flamme dans l'avenir. Car, comme nous y invitait le général Jouhaud en 1973, en reprenant une citation célèbre, il s'agit

de « *transmettre de l'aïeul des ancêtres non des cendres mais la flamme* ». Cela signifie que si nous laissons aux futures générations un solide patrimoine documentaire et mémoriel, de quoi bien connaître une vérité trop souvent déformée par d'autres sur notre histoire, nous devons aussi admettre qu'elles seront algériaristes à leur manière et non comme nous le sommes ou comme le furent les pionniers de 1920. Ce sera à eux d'inventer l'algérianisme de demain sur les bases dont ils auront hérité. Cela pourrait se faire dans une approche dépassionnée de l'histoire et peut-être en unissant des efforts venus des deux rives de la Méditerranée. Il n'arrive souvent de dire, sous forme de boutade mais non sans un fond de conviction, que la réconciliation sera plus facile avec les Algériens qu'avec les Français. Nos jeunes devront tout mettre sur la table et faire le tri. Ils nous reprocheront peut-être tel ou tel comportement, comme nous l'avons fait envers nos anciens. Ils n'auront pas au ventre la *zabiz* qui nous a mis et fait réagir parfois inconsidérément, voire violemment. Mais ils porteront dans la France de demain ce gène ultramarin qui fera leur différence. Ils auront leur(s) ou leur association(s), leurs auteurs, leurs artistes et des causes à défendre au-delà même des frontières hexagonales ou européennes.

Ils porteront les valeurs de notre peuple, le sens de l'honneur, de la famille, de l'indispensable réparation de l'injustice, la solidarité, l'hospitalité, la simplicité et la spontanéité, l'esprit pionnier et le goût d'entreprendre, celui de l'effort et

du mérite, l'attachement à la patrie, à la religion, aux traditions et le goût de la fête.

Tout comme l'algérieniste Paul Achard écrivait, en dédicace de *L'homme de mer* : « A Louis Bertrand qui nous a révélé ce pays, à nous qui y vivions sans l'avoir jamais vu », ils pourraient dire : « A nos ancêtres qui nous ont révélé notre héritage culturel, à nous qui en étions porteurs sans le savoir ». Et ils pourraient alors, comme l'écrivait Jean Bégliin, « servir par l'algérianisme, l'Algérie et la France dans l'amour de l'humain ».

Bien sûr, ils auraient aussi leurs détracteurs, une partie des enfants de ceux qui nous attaquent encore aujourd'hui. Les défenseurs de l'algérianisme seront peut-être moins nombreux que nous mais ils seront, au rendez-vous pour que change enfin le regard de la société sur notre histoire avec, au désespoir des doctrinaires, plus de vérité sur cette formidable épopée et que vive, au-delà de ce siècle, l'Algérianisme. C'est-à-dire l'âme de nos aïeux, l'âme du peuple de l'Algérie française.

Le manifeste algérieniste de 1974

Parce que nous aimons l'Algérie;

Parce que nous aimons fidèlement la France qui nous avait aidés à transformer et à lui garder cette Algérie dont elle ne voulait plus maintenant et qui nous repoussait comme l'indolite malade ou contrefaît;

Parce que nous avions vingt ans et que nous avions foi en la victoire, que nous étions forts dans les combats triomphants et solidaires dans les revers, l'exil et les prisons;

Maintenant que le temps a passé,

Maintenant que l'exil nous a dispersés, affaiblis,

et avant que notre communauté ne dissolve tout à fait,

Nous créons un cercle,

Pour protester contre l'histoire officielle de la présence française en Algérie telle que la présentent certains médias qui nous ont accusés à l'exil;

Pour approfondir notre connaissance du passé algérien afin de nous mieux connaître, redécouvrir l'originalité de la culture qui se faisait jour en Algérie, et pour diffuser l'œuvre des écrivains algérienistes, dont le dernier prophète est Jean Pomier;

Pour redonner une vigueur nouvelle à la communauté Algérie française

Pour retrouver notre foi :

Nous créons un Cercle algérieniste pour sauvegarder de l'oubli et du néant le peu qui nous reste de notre passé magnifique et cruel.

UNE BOUTEILLE CONFÉE AUX VAGUES



Notre héritage

PIERRE DIMECH †,
ancien président national

À toi qui feuillettes aujourd'hui cette revue, ou la découvris un jour, plus tard, dans quelque vieille malle de souvenirs, parmi de vieux papiers laissés par tes parents ou grands-parents disparus ou bien encore dans une bibliothèque publique ou privée... Oui, ces quelques textes regroupés sous le titre « *Passeur de mémoire* » ont été écrits à ton intention.

En acceptant de l'ouvrir, tu as déjà fait preuve d'un intérêt pour le pays de tes ancêtres, cette Algérie créée en 1830 et qui fut française durant 132 ans.

Nous y sommes nés et nous en sommes partis jeunes, poussés par le vent mauvais de l'histoire. Mais nous en avons reçu la première imprégnation dans notre enfance et nous avons cherché à la mieux connaître lorsque nous nous sommes

renoués ici, repliés dans la France hexagonale. Pour cela, nous avons fouillé les bibliothèques, les cinémathèques, les centres de documentation et nous avons écouté les récits de ceux qui nous ont précédés.

Nous avons appris la véritable saga de notre pays algérien, non seulement dans les livres d'histoire mais aussi en lisant les témoignages de nos anciens car le fait est que l'histoire réelle a été déformée.

Nous avons reçu en héritage cette force vive qui nous distingue des autres Français et que nous appelons l'algérianisme, cette mêlée d'âmes qui donna naissance à une culture nouvelle et authentique sur une terre qui, de par sa population, fut un véritable creuset de civilisation, un laboratoire du vivre ensemble, dirait-on aujourd'hui.

Les pages qui suivent sont un appel, en forme de bouteille à la mer, pour ceux qui, demain, ou après-demain, auront peut-être envie à leur tour de revendiquer cet héritage d'un pays perdu mais pourtant toujours vivant dans les mémoires, les cœurs et les veines des descendants de ceux qui le bâtirent, le maintinrent en valeur et durent le quitter.

En 1973, nous découvrîrions ce que d'autres, en 1830, avaient créé : un courant de pen-

sie pour accompagner l'essor de ce pays, de sa culture et de son peuple en instance de lui-même. Nous avons alors éprouvé le besoin de ranimer et d'entretenir cette flamme et nous avons repris son nom en fondant le Cercle algérianisme. Nous avons en premier lieu décrit succinctement notre projet dans un *Afexifeste* dont vous trouverez le texte dans cette brochure.

Aujourd'hui, soixante ans après la fin de l'Algérie française et cinquante ans après la création du Cercle algérianisme, notre seule ambition, au travers de ce petit dossier, est de transmettre ce flambeau, cette expérience et ce rêve qui n'a cessé de nous animer pendant la plus grande partie de notre vie.

Loin de nous l'idée d'écrire aujourd'hui un manifeste pour autrui, il te place. Le nôtre guide toujours l'action que nous avons choisie de mener et si tu décides d'être à ton tour algérianiste, ce sera à ta façon, dans ton époque, avec ton propre projet, ton expérience et tes propres mots.

Car notre vœu le plus cher est que, parmi ceux qui ouvriront cette bouteille à la mer, quelques-uns décident de faire vivre et survivre cet héritage culturel et humain qui, depuis près de deux siècles, fait notre spécificité.

Et puis..., si un jour cette France qui fut jadis grande et belle mais se détruit aujourd'hui sous nos yeux te devenait insupportable, tu pourras alors trouver dans l'algérianisme une patrie de substitution, d'évasion, un pays imaginaire aux origines pourtant bien réelles, héritier de notre histoire, de notre culture, de nos va-

leurs et de nos traditions. Tu trouveras là un refuge pour le repos de l'esprit et un ressourcement salutaire.

Et, qui sait ? si un jour une Algérie nouvelle, débarrassée des préjugés idéologiques et des séquelles de ses blessures, redonnait leur juste place aux descendants de ceux qui lui donnèrent naissance, alors vous aurez été les veilleurs qui pourrions aussi contribuer à la reconstruire et à lui rendre son vrai visage.

Nous sommes en 2023. L'association culturelle de Français qui furent d'Algérie - et qui le restent - de par leur naissance et leur mental, mais c'est leur Algérie qui n'est plus - qui a nom « Cercle algérianisme », a 50 ans. Jean Brune est mort il y a aussi 50 ans, et Albert Camus, cette année, aurait eu 110 ans. Il y a plus d'un demi-siècle eut lieu cet événement qui nous arracha, moi et tous les miens, à notre Terre natale, cette Algérie de tous les mirages, de tous les délices, de tous les orages, et de l'ultime précipice, et qui est à l'origine, cause initiale, à la fois lointaine et actuelle, de ces lignes que je t'adresse, à toi mon lecteur ou lectrice inconnu, toi chair de ma chair à travers les générations, ou toi mon étranger, toi de France ou d'ailleurs, toi enraciné quelque part ou toi de nulle part, à une époque que je ne peux prévoir, moins que jamais maître de l'avenir, mais à un futur qui pour apaiser mon imaginaire blessé sera l'au-delà de ma mort.

Je serais bien tenté de présenter, une fois de plus, notre histoire, éprouvée toujours inaboutie mais toujours recommencée, histoire qui est celle d'une communauté

humaine qui surgit de rien, comme un « accident » mais l'histoire n'est-elle pas une suite « d'accidents » ? qui juxtaposa puis rassembla une diversité de provenances : « *Il y avait là des hommes de toutes les nations* », lorsque l'Europe, il y a bientôt 200 ans, déversait son trop-plein à travers le monde... Mais, vois-tu, je crains que ce ne soit là, que vaine entreprise. Tant d'autres ont écrit à son sujet, des pères, pour la plupart, et ce sont les plus connus, mais aussi quelques « justes », qu'il faut savoir retrouver dans les bibliothèques comme dans les boutiques. Cette « bouteille à la mer » est venue dans les filets de ton attention. Cela suffit. Autant alors aller droit au but.

Lorsque tu lisas ces lignes, cette communauté à laquelle j'appartiens, et qui s'enfonce désormais dans le septentrion de la vieillesse, aura disparu de la terre. Physiquement disparu. Ce qui ne veut d'ailleurs pas dire que ne seront pas encore de ce monde tel ou tel survivant né au sud de la Méditerranée avant la fin de l'an de disgrâce 1962, individus isolés ou poussés en groupes. Toutefois, elle laissera des traces, certes pas dans les livres d'histoire, les « officiels », ceux qui ont été conçus et réalisés par un clan, celui qui n'a jamais cessé de nous dénigrer, et même, n'a jamais cessé de nier notre existence. La raison en est simple : notre existence, à elle seule, aura toujours été ce grain de sable qui a entravé leur machine à désinformer.

Non, ces traces, tu pourras les retrouver, éparpillées, à travers la prolifération des sources, et tu pourras déjà te faire une

idée de ce qui fut, si tu le désires et que tu t'en donnes la peine.

Mais, je te suggère aussi de partir à la recherche d'une trajectoire plus précise, qui s'inscrit d'ailleurs à l'intérieur de la grande « saga » de ces « Pieds-Noirs », communauté assassinée, mais aussi « peuple mort-né » qui aurait pu vivre au moins quelque temps si le souffle d'une poignée d'hommes et de femmes de cette terre algérienne, qu'ils aimaient appeler « Afrique », avait trouvé à se répandre parmi les élites de cette communauté. Ils avaient choisi de s'appeler « algérianistes » parce que les Français leyaux qu'ils étaient, nés sur cette terre d'Afrique, ou adoptés par elle, estimaient de tout leur esprit comme de toutes leurs tripes que rien de ce qui était relatif à l'Algérie ne leur était étranger. Leur ambition était vaste, à la mesure de leur horizon familial. Elle était audacieuse, à la mesure de leur goût pour l'action et le travail en force. Elle s'enracinait dans le passé de cette terre, mais ils fixaient l'avenir d'un regard optimiste et volontaire. Leur vision fut éphémère, prise de court par l'accélération du temps et la fureur des hommes. Leur rêve fut carbonisé dans les combats qui mirent le feu au monde, leur idéal frappé mortellement par le poignard d'un futur fléau, parti du désert, alors caché par les jeux sanglants des monstres jumeaux de Moscou et Berlin.

Nés au début du siècle passé pour devenir les bâtisseurs d'une Algérie moderne, les algérianistes, organisés pour cela à l'issue de celle qu'on appelait improprement « la der des der », au sortir de celle qui suivit, la grande conflagration

mondiale, n'y occupaient plus qu'un modeste strapontin. Le mal qui emporterait l'Algérie française courait déjà dans ses veines, et l'algérianisme n'y pourrait rien. Restait le projet, qui avait suscité un fol espoir d'un frêle petit nombre,

Alors, lorsque tout fut consommé, et que l'exil fut la suite logique de l'exode sans espoir de retour, la résurgence du mot « algérianiste » fut comme celle d'une rivière que l'on croyait définitivement engloutie dans les entrailles de la terre. Résurgence du mot, pour la fidélité. Mais sur un nouveau concept, par la force des choses. Commença une nouvelle aventure, comme avait débuté la première : sur un pari. Ce ne pouvait plus être une vision de l'Algérie; ce fut de se considérer, dans l'infidèle métropole, comme « des provinciaux sans province ». Pour, en contre-culture, contre celle de la mort d'une population, faire œuvre de vie maintenant. Et pour clamer la vérité. Contre le mensonge d'État, repris à tous les niveaux. Et cette aventure dure toujours. Au début, on ne donnait pas cher de sa durée, y compris chez nombre de nos compatriotes d'Algérie. Vingt-cinq ans après, on participa à la grande fête nuptiale, dans une euphorie qui aurait pu tout aussi bien être un chant du cygne. Puis, la fin du siècle se rapprocha, déclenchant chez beaucoup de gens un réflexe millénariste, encouragé par tous les histrions médiatiques. Mais, on était toujours là. On recula la borne à 2010 - toujours ce culte des chiffres ronds, faciles à retenir - mais il fallait être là pour le cinquantième de notre exode.... Et cet anniversaire est déjà derrière nous. D'autres se profilent,

symboliques mais lointains : le centième anniversaire du lancement du mouvement algérianiste à Alger, et d'autres que je ne citerai pas autrement que par un énigmatique « 1830-2030 ». Mais là, nous entrons dans l'histoire, du moins pour la plupart d'entre nous.

Alors, que dire d'une troisième aventure du vocable « algérianiste » ? Prenons garde de ne pas nous griser de mots pour eux-mêmes, pour leur propre magie, de mots-mirages. Les mots certes ont leur importance, qui est d'être avant tout des symboles. Mais, il importe de ne pas se contenter de cette vitrine : il faut aller à l'intérieur de ce qu'ils recouvrent. L'algérianisme qui devra survivre et qui, dans une certaine mesure, a déjà entamé sa gestation dans la discrétion et la dispersion de ceux qui sont partis sur sa piste, sera donc un « algérianisme du troisième type ». Je n'aurai garde ici de tenter de le définir, car ce serait renier ce que je viens d'écrire et, pire, décider aujourd'hui, non seulement de ce qui sera ou ne sera pas demain, mais surtout un demain dont je ne ferais pas partie.

Mais je gage qu'il sera différent, par la force des choses, de l'algérianisme des « pères fondateurs », du temps de l'Algérie française vivante, et aussi, de « l'algérianisme en exil », qui fut nôtre, voulu et vécu par des gens de ma génération qui avaient mal à cette terre à laquelle ils venaient d'être arrachés, mais qui avaient résolu, reprenant quelques idées-forces des algérianistes enracinés, telle la vertu de l'étude active et de l'action pensée, de maintenir, envers et contre tout, envers et contre tous, la flamme que le soi-disant « vent de l'histoire » avait failli

étendre. Et, sans prétendre le définir, je pense qu'il s'agira d'un « algérianisme de trace ».

Mais alors, que laisser comme trace ? - car c'est bien de cela qu'il s'agit ! Moins une trace « politique » qu'une trace tout simplement « humaine », celle d'une civilisation solaire, entre empire de la mer et empire des hautes terres brûlées de lumière, d'oasis, steppes et désert, qui vit l'aventure éphémère mais ancrée dans des souvenirs forts de lointains prédécesseurs, d'hommes et de femmes énergiques, animés d'un esprit de conquête non sur des territoires, voire sur d'autres hommes, mais sur l'adversité, et donc sur eux-mêmes, et qui furent liés entre eux, pour les meilleurs jusqu'à l'exil, « par un sourire, un clin d'œil ou un silence », comme disait Jean Brune, sourires échangés et silences partagés entre eux les unissant comme des croyants réfugiés dans les catacombes, y sacrifiant les gestes les plus simples de leurs vies... « Nos catacombes, c'est cette odeur de brochettes... qui m'a toujours paru ex-cuse de célébration rituelle. Cactus me disait « c'est l'exercice des barbares que nous sommes ». Et nos catacombes, c'est l'écho d'une voix qui met le verbe à la fin de la phrase ou qui rit comme moi au Pire, dont Bab-el-Oued disait qu'il

« était en espagnol ». Ce n'est pas tout : c'est l'histoire pitie pour ses victimes, qui pour les autres sont des coupables, et c'est notre respect pour les violences des autres, qui pour les autres sont des crimes. C'est cette sorte de solidarité instinctive qui nous lie, nous dressés contre l'adversaire, même s'il nous arrive de penser qu'en telle occasion les autres ont eu tort... ».

Nous avons quitté le sol natal, comme on dit : « avec deux valises ». Mais en réalité, nous avons emporté un trésor, que nul policier, nul douanier n'a pu découvrir ; et pour cause ! Nous ignorions nous-mêmes que nous l'avions, car il était en nous. C'est là le secret de la naissance, puis de la croissance et, dans une certaine mesure, de la réussite, de notre entreprise, en dépit de toutes nos lacunes, du temps perdu, des occasions glissées.

Alors, en dépit de toutes les déperditions d'énergie et de substance, tanton des grandes transitions générationnelles, aggravées aujourd'hui par les inquiétantes mutations que notre monde subit, à vous, qui allez nous succéder, à toi mon lecteur de mon sang ou d'adoption, à toi de jouer !

Le manifeste de l'Alliance des Jeunes Algérianistes (1984) **Mouvement créé au sein du Cercle algérianiste**

Parce que nous avons l'âge de notre détachement,

Parce que nous nous sentons concernés par le formidable enjeu du devenir de notre communauté et interpellés par celui de nos frères Français musulmans,

Parce que nous partageons, aux quatre coins de France, une solidarité culturelle et humaine réfractaire à l'éparpillement,

Parce que nous voulons signifier devant nos aînés notre soif de dialogue et notre désir d'inscrire pour demain une mémoire collective en marche,

Parce que l'avenir appartient à ceux qui y croient,

Nous décidons de former une alliance :

Pour connaître et faire connaître la civilisation de culture qui perpétue notre communauté d'habités,

Pour constituer un réseau de rassemblement et d'action des jeunes qui entendront conjuguer leur identité au présent,

Pour qu'à travers nous les plus jeunes survivent aux « rapatriés »,

Nous créons l'Alliance des Jeunes Algérianistes afin que de mémoires apprises, nous devenions les mémoires vivantes d'un passé magnifique et cruel.

1973-2023 : CINQUANTE ANS D'ACHABA

JACQUES VILLARD,

Pour tout il y a un temps fixé... un temps pour déchirer et un temps pour coudre; un temps pour se taire et un temps pour parler; un temps pour aimer et un temps pour haïr; un temps pour la guerre et un temps pour la paix.

Ainsi s'exprimait le Rassembleur biblique dirigeant les pas d'une nation des temps anciens qui souffrit, elle aussi, des dissensions internes, des luttes fratricides, de la dispersion, de l'exode sur un territoire semblable à celui de l'Algérie dans ses expressions culturelles, historiques et religieuses.

Sur ce sol ancien sont nées toutes les religions et les philosophies que nous professons, tous ensemble, fraternellement unis, en Algérie.

Nous aussi, hélas, nous avons essayé de recoudre ce qui avait été déchiré, nous aussi nous avons aimé sans jamais haïr, alors que les armes ont parlé, nous qui ne les avions pas employées, trop occupés par la charrie.

Nous avons tenté de répondre par l'amour à la haine, d'où qu'elle se fût exprimée, nos voix se sont levées pour parler de nos convictions, pour rappeler les

mots et les sagesse africaines et européennes qui nous traversaient, et même pour hurler notre désespoir devant les violences et les absurdités.

Nous avons assisté, les poings fermés dans nos poches, les larmes aux yeux, alors que coulait le sang de nos pères, aux travaux et aux hutes de ceux dont la sève traversait nos branches, à leur révolte, à leur combat, à leur entrée dans les gollies, à leurs tortures, à leurs massacres à Alger, puis à Oran et enfin dans toute l'Algérie, à leur génocide et à leur exil pour ceux qui avaient survécu avec leur famille.

Enfants ou adolescents à cette époque, nous les avons suivis, traversant notre mer Méditerranée, dans le sens contraire de leurs pères, un siècle et demi plus tôt, bravant l'écume des vagues qui poussaient les frères cadets de tous les pays européens à rechercher un havre de bonheur et de tranquillité.

Pour les plus anciens installés, six générations ont donné le meilleur d'eux-mêmes, dans des conditions effroyables mais en harmonie avec les autochtones alors que sur d'autres continents les indignes, sans que ce terme soit offensant

puisque nous sommes tous quelque part des indigènes, étaient massacrés.

La France, qui n'a donc à recevoir de leçons en la circonstance, a construit une province française de trois départements qui devient un de ses plus beaux fleurons, un grenier de son grain et de ses cultures.

À deux reprises, chaque fois que le territoire national fut envahi, les Français d'Algérie, de toutes confessions, sont venus participer à la libération de la Patrie. Ceux-là, nos pères, n'ont pas ménagé leur sang et leur sang, laissant à nos mères le terrible devoir de nourrir les générations au berceau de la vie, en passant le temps de sécher leurs larmes dans la solitude des chambres vides et de prier pour que ceux qui étaient partis puissent revenir vivants afin d'assurer l'avenir.

Petit à petit, une province s'est développée, les langues, les cultures, les lois se sont croisées pour engendrer un peuple différent de celui des métropoles méditerranéennes dont ils étaient issus, mais un peuple fier, généreux et fraternel.

Ce peuple était composé de Kabyles, de Juifs, d'Arabes, d'Européens qui partageaient leurs joies et leurs peines, écrivant et chantant ensemble leur odyssée commune sous la tente et le drapeau.

Les beaux sentiments, les grandes valeurs, les belles prières se heurtaient toujours aux manœuvres châtiaques qui, au contraire des actions du Rassemblement, divisent pour mieux régner.

Nous nous aperçûmes alors de nos différences, et ceux qui voulaient nous faire nous affruster appuyèrent sur les contradictions.

Ainsi apparurent les Pieds Noirs, n'ayons pas peur, cette appellation qui marque notre spécificité. C'est un flambeau, une flamme, un honneur à entretenir, un devoir à assumer comme les générations passées l'ont fait, mais aussi pour les générations présentes et à venir.

Il n'existe aucun peuple au monde qui s'est ouvert les veines et qui a transusé le sang qui y coulait afin d'effacer les gênes des temps anciens.

Vient désormais le temps où chacun d'entre nous, l'un après l'autre, entre dans le grand silence de l'éternité.

Au temps de notre jeunesse, nous avons écrit un manifeste pour faire connaître nos ancêtres, leur histoire, l'admiration et l'amour que nous leur portons. Nous avons agi pour leur rendre justice et paix, pour créer les familles qu'ils espéraient de leurs vœux, pour mettre en valeur l'œuvre de la France en Algérie, pour parler aussi du sort qui nous a été réservé. Nous étions un peuple d'amour et c'est la haine, qui lui ressemble tant, qui nous a accompagnés.

Tout ce sang versé pour rien, toutes ces peines et ces cris, ce génocide et cet exil pour voir le spectacle affligeant d'une Algérie déchirée, désuquée dont les fils viennent en France parce que la France les a quittés à leur demande et qu'ils n'ont pu assumer leur destin, et d'une France torturée et inquiète qui ne sait que leur dire et qui les parque dans les mêmes cités qui nous ont accueillis.

Espérons qu'un jour, les uns et les autres reconnaîtreont que nous étions le seul ciment permettant un développement

durable des deux pays, les seuls à aimer autant les uns et les autres, partageant sans rien demander en retour. Nos pères ont eu raison d'avoir raison au moment où la raison ne le permettait pas.

Qui exprimera la repentance que les deux pays doivent aux nôtres?

Il est un temps pour se taire, dit le Rassembleur!

Nous allons nous taire pour permettre à nos fils et à nos filles de prier et de transmettre l'héritage familial, ce bagage qu'ils portent sur le dos.

Alors qu'ils nous parleront en terre, nous voulons leur dire notre amour et notre fierté. Qu'ils n'aient pas honte de nous, comme nous n'avons pas eu honte de nos pères. Nous n'avons pas à les convaincre; qu'ils lisent, qu'ils

regardent, qu'ils écoutent, qu'ils transmettent, qu'ils construisent, qu'ils engendrent et qu'ils laissent aussi le message à leurs enfants.

Que notre lumière soit une lampe pour éclairer leurs pas!

Arrivant au terme de notre acheminement, de notre longue marche spirituelle vers les terres de l'espoir, nous ne nous retournerons pas. Nous avançons droit devant et surmontons les derniers obstacles, debout et sans peur.

Nous avons mené le beau combat. Nous avons entretenu la foi. Nous avons achevé la course.

Tenez ferme! Demeurez et veillez!

À L'ORIGINE DU CERCLE ALGÉRIANISTE, IL ÉTAIT UNE FOIS...

HERVÉ CABOT,
membre fondateur,
ancien trésorier national

L'Amicale universitaire pied-noire était, dans les années 1960, une sorte de cénacle où les vapeurs de café se mêlaient aux fables binoises et aux versets de Saint-Augustin.

L'extraordinaire cohabitation de déracinés, qui ne s'étaient jamais rencontrés auparavant, devenait un creuset bouillonnant d'idées et d'énergie. Nous avions perdu une terre mais surtout pas notre identité viscérale. Le ferment du Cercle algérianiste était dans la mouise et ne demandait qu'à lever. Tout au début, la pâte est restée un peu collée au fond du faitout. Et puis, d'un coup, la mouise est devenue pièce montée.

Nous avions choisi la dénomination **Cercle** pour être certains que notre association n'excède pas une cinquantaine de membres. Veuille pleu... Je me souviens encore quand j'annonçais à l'assemblée générale que nous venions de franchir le cap des 300 adhérents. Ce fut un grand éclat de rire parce que d'embryon, nous passions à la vie ad-



rienne : celle qu'on voit, celle qu'on respecte... et même celle dont on risque de se méfier. Il est des jours où je me surprends à astiquer mon blason de prince algérianiste à l'huile de cacahuète pour qu'il ait un peu plus de tape-à-l'œil. Je ne sais pas le seul à user de ce stratagème et je confesserai, à la Saint-Couffin, ce péché de vanité.

Oui, l'algérianisme est ma vitamine A, mon hémoglobine, ma terre d'exil, ma jeunesse de l'abbé Soury. La fin du monde n'est que de la zozobie en comparaison de l'élan qui nous anime depuis plus de soixante ans. Oui, mes amis d'aujourd'hui et de toujours écrivent avec moi la grande fantasia du peuple détaché des Français d'Algérie!

L'ALGÉRIANISTE, LES PREMIERS PAS



CAMILLE PARA,

ancien directeur de *L'Algérieniste*

Passes extrait de son livre « *Naissance d'une nation* » : « Vous pouvez arracher l'homme du pays, mais vous ne pouvez arracher le pays au cœur de l'homme ». L'écrivain américain y exprime sa volonté d'écrire l'histoire sans mépris ni haine.

C'est dans cet esprit que paraît *L'Algérieniste* nouveau, au format définitif. Le semestriel se veut éclectique : éditorial, musique, peinture, potaouche, poésie sont présents.

Ily relève un poème vibrant d'amour de René Cozlet du Gard (1919-2002) pour son Algérie perdue. Ce natif de Saint-Denis-du-Sig, en Oran, épouse à Oran, le 20 août 1940, Joséphine Camacho, et choisit de s'exiler aux USA après la guerre. Parmi ses nombreux ouvrages « *La course et la piraterie en Méditerranée* » et « *Vie et mort des Indiens d'Amérique* » seront couronnés par l'Académie française. Luc Verlinda, dans son « *Alékhon* » évoque les temps anciens au cheminement confus de cette terre, future Algérie, dans l'évolution générale du Maghreb. Le débarquement des troupes françaises en 1830 fera sentir cette terre dans le monde moderne. La France la baptisera Algérie.

L'association « Cercle algérieniste » fondée le 1^{er} novembre 1973 publie un manifeste destiné à expliquer le sens de son engagement et les objectifs de son action : faire connaître l'histoire des premiers algérienistes, perpétuer le souvenir de l'Algérie française, exprimer par l'écrit la douleur - la même colère aussi - d'avoir appartenu à une terre aimée puis perdue et qui demeurait néanmoins, une patrie culturelle. La création d'une revue fut le projet qui occupa, en priorité, la petite équipe réunie autour de Maurice Calmel et Hervé Cadot.

Après de modestes essais d'édition sous la forme de feuillets, augmentés de quelques « *Achabars* » de Jacques Villard, le premier numéro « spécial 1975 » : *L'Algérieniste* paraît. La page de garde rappelle l'aphorisme célèbre de John Dos

Suivra le spécial 1976, toujours en recherche de qualité et d'originalité. Le colonel Paul Schoen égrènera ses souvenirs d'Algérie et de la minorité qui travaillait sans bruit à tisser une âme commune par-delà les différences de races, de langues, de religions, de classes sociales, face aux forces de désordre et de haine.

L'association « les amis de Jean Brune », qui rejoint le Cercle algériariste, y dessine deux portraits différents de l'écrivain. Yvon Ferrandis ouvre les premières pages d'un dictionnaire bibliographique qu'il poursuivra dans les prochains numéros. Le capitaine André Zeller (futur général), traverse la Kabylie et découvre l'accueil étonnant de gentillesse de ses habitants, mais aussi la carence de l'administration qui, sans armature suffisante, ignore ces villages perdus. Il observe que les efforts pour construire une Algérie moderne semblent avoir pour contrepartie en métropole l'ignorance, la routine et l'indifférence. Il craint que cet abandon - cette carence? - contiennent en germe une révolte.

Le numéro 1977 clôt la série des « spéciaux ». Bien étoffé en pagination avec ses « Témoignages du passé, Opération souvenirs » menée en liaison avec le CDRIA qui se veut un complément utile au Cercle algériariste: le portrait de Henri Kleiss illustrateur de la vie publique en Algérie par Daniel Vella; une inauguration du premier chemin de fer signée Fernand Arnaudès, ligne Alger/Bida le 15 août 1862 dont rend compte un écrivain célèbre Théophile Gautier envoyé d'un grand journal parisien; une défense et illustration de la langue pataouète de Fulgence, illustre connaisseur de notre « latin de cuisine ».

J'ai très arbitrairement choisi ces textes, en recherche de ceux qui seront retenus pour paraître cette année, en profonde reconnaissance à tous les collaborateurs de la revue. Les premiers numéros de *L'Algériariste* réalisés avec une immense ferveur malgré des moyens dérisoires, méritaient ce premier hommage. Trois années s'écouleront quand paraîtra, le 15 décembre 1977, le numéro 1 de

L'Algériariste

NUMÉRO SPÉCIAL 1976



PHOTOGRAPHIE

L'Algériariste

NUMÉRO SPÉCIAL 1976



PHOTOGRAPHIE

L'Algériariste

NUMÉRO SPÉCIAL 1976



PHOTO

L'algérienisme

Je voudrais clore ce billet en évoquant les confidences tragi-comiques à l'hebdomadaire le *J* d'un dimanche connu ¹. Il raconte son enfance à Grasse où sont « rapatriés » ses parents. Dans la cabine de la maison, un bocal hermétiquement fermé et étiqueté « Oran » contient une poignée de terre arrachée à la veille du départ d'Algérie (une sorte d'urne funéraire, dira l'enfant). Sa famille ne parle

de la France que comme d'une terre étrangère: invitée par de nouveaux amis, la mère dit : « Nous allons dîner chez les Français », « Mes parents n'ont pas compris ce qu'ils vivaient. Il y a un exil plus grave que l'exil physique, et d'une certaine manière j'ai appartenu à cet exil ».

1 - Olivier Py.

Quelques textes et citations de référence

JEAN POMIER †, poète algérianiste

Déclaration publiée en 1920 dans le N° 1 de la revue *Afrique* :

Algériennement

« Nous sommes Algériens, et c'est de ce qui est algérien ne nous sera étranger. À la différence des personnes de la métropole qui s'informent, pour la plupart, dans l'altière dédaigne de leur temps, nous croyons que la excellence et la plus riche manière d'écrire, c'est de ne rien négliger des détails, des aspects et des forces de la vie. Les écoles littéraires et les modalités de l'expression ne nous préoccuperont pas outre mesure : il y a là un certain standardisme qui ne saurait convenir à une pensée jeune, insoumise de croire, et pour qui toute beauté se saurait déployer la beauté de l'action : philosophie de force et de mouvement que nous n'avons pas l'entreceintance d'avoir découverte mais qu'il nous a paru nécessaire de dresser aux frontières de l'art français d'Algérie.

Par application de ces principes, nous considérons comme nôtre tout le nouveau domaine algérien : politique générale, économie politique, rapports ethniques, mœurs d'hommes, la rue, la ville et le bled, l'homme, la terre et la mer, l'Algérie d'histoire et celle d'actualité. Notre critique s'efforcera d'élucider toutes choses pour intégrer leur beauté en notre art : nihil algérien à me admette... ».





ROBERT RANDAU |
écrivain algérianiste

Extraits de la préface publiée dans « *Aethologie de trente poètes algériens* » (1920)

Notre entreprise n'est donc point le manifeste prétentieux d'arrière-boutiquiers de la poésie, de lointains et stériles plagiaires de maîtres parisiens; elle constitue dans notre esprit, un acte de foi envers ce pays berbère que dont nous sommes tant orgueilleux d'être les enfants; elle a pour but d'assembler en une sorte de guide les écrivains lyriques de l'Afrique française, ligue qui ne demande à ses adhérents aucun sacrifice d'individualité, et ne leur impose aucun dogme d'art; ils sont et veulent être, de plus en plus, jouisseurs de beauté; innombrables sont les routes de leur idéal; que chacun bâtisse la sienne; l'important est seulement que les routes soient tracées.

Notre recueil affirme moins la sympathie mutuelle de poètes que l'autonomie esthétique de leur terroir; il agglomère

les dires, non d'une école, non d'une région, non d'un groupe d'artistes, mais d'une race.

Il n'y a rien dans l'emploi de ce mot qui puisse éveiller les susceptibilités du plus ardent patriote métropolitain. Nous ne rêvons point ici d'opposer, avec quelque arrière-pensée ténébreuse, le jeune peuple franco-berbère à la vieille société gauloise, les espoirs démesurés d'une adolescence sans passé, travaillée par ses trop-pleins d'énergie, à la sagesse sceptique des foules esclaves de leurs traditions séculaires. Nous affirmons notre loyalisme politique intangible, fiers en somme d'être les descendants des intrépides conquérants français du dernier siècle, de ces paysans héroïques qui criblent, têtus, hardis, taciturnes, la richesse de notre sol. Nous n'oublions point que ces aventuriers de la terre furent de la même glèbe que les coureurs d'éclat qui, nichés jadis dans les trous à pirates des côtes méditerranéennes, couraient sus aux gallois des îles occidentales, aux gallois du Pape, aux aristocrates de la mer.

Nous ne voulons donc considérer le mot race que dans sa seule acception ethnographique; c'est, en vérité, non un vocable de révolte, mais un terme d'union; depuis bientôt un siècle la pacifique fusion des peuples latins s'opère

en Afrique française, dans ces pays de farouche labour, où le danger est partout, où les fièvres malignes fauchent les générations, où l'autochtone défend âprement son individualité, où le plaisir le plus véhément est de faire baroud, où l'eau est plus précieuse que la terre, où il ne coule ni fleuves, ni ruisseaux, où nul lac ne s'étale, où chaque grain de blé représente un effort d'âme; on y lutte dès l'enfance: on grandit le souchet francé par les déboires; on n'y vit qu'avec le plus âpre travail; on y meurt en combattant encore. Quand le sirocco brûle la vigne, quand la forêt flambe, quand advient par mangan le sauterelle, quand sévit la malaria, quand les voleurs de nuit pillent les troupeaux, quand les béchars rançonnent fellahs et colons, quand les bureaucrates sévissent, il n'est plus de distinction d'ascendance entre les hommes: les plus énergiques, les plus intelligents, les plus méthodiques sont les plus estimés, qu'ils soient de souche française, espagnole, italienne, maltaise, grecque, toulonnaise, arabe ou berbère. [...] Le futur peuple franco-berbère sera de langue et de civilisation françaises. Il sera à la France ce que le Canada est à l'Angleterre, d'un loyalisme au-dessus de tout soupçon, et ne lui réclamera jamais de privilèges inconciliables avec les intérêts vitaux de la métropole. La France européenne sera accueilli ainsi de la France africaine, dont la Berbérie, avec sa physionomie spéciale, ses institutions propres, sera une des provinces.

Il y a donc lieu d'embrayer que plus l'intellectualité française se développera en Berbérie, plus l'empreinte nationale y sera à jamais profonde. Mais

la véritable intellectualité ne consiste point seulement à goûter et à apprécier l'œuvre d'autrui, les travaux des maîtres parisiens, les traditions d'art de la mère patrie; elle tient surtout dans la production originale de l'œuvre d'art, dans la création d'images imprévues, surtout dans la recherche de pensées plus fraîches à travers des formes moins fatiguées que les vieilleries martelées du commun usage. Chercher, c'est vouloir et c'est être; c'est aussi préparer l'homme de génie, le grand synthétique.

Il serait absurde à nous, dans ces conditions, d'amplifier outre mesure nos ambitions; nous ne désirons dégager notre autonomie esthétique afin de pouvoir, libérés de certaines entraves, de certains préjugés, explorer à notre guise ce que nous avons pour devoir de considérer comme notre patrimoine d'art; on ne saurait sans injustice nous contester un droit dont on a admis la légitimité pour la Belgique, la Suisse romande, les Antilles et le Canada; on ne saurait sans étroitesse critiquer nos initiatives, inculper de filonnie des intellectuels qui souhaitent organiser en beauté les tendances artistiques d'un peuple en formation, inhabile parfois en matière de bon goût, mais enthousiaste de ses horizons, enfiévré par son adolescence. Nous sommes, à proprement parler, en Berbérie, à l'âge de la poésie; dans l'histoire du monde, les poètes furent les précurseurs des patries nouvelles. La notion de patrie dérive d'un raisonnement et d'un sentiment; or, le sentiment, ici, est plus puissant que la raison; la foule qui, d'instinct, met au-delà des déductions de la logique les entraînements

du cœur, est, par excellence, lyrique; ce lyrisme-ci, à son heure, s'efforce de réaliser par l'œuvre d'art l'idéalité robuste du peuple. Son rôle est considérable dans l'éducation du poète, cette personnalisation formelle des passions d'un groupe humain. À cet homme, il appartient de concrétiser les aspirations sentimentales qui grondent autour de lui, d'en instituer l'harmonie, de les disposer par lumières, ombres et demi-teintes, de les dresser en images émergeant, de proclamer l'idéal de la race. L'importance sociale du poète est à tout jamais considérable; il synthétise, en effet, les volontés de la foule; il est, avant tout, l'homme de son époque et de sa cité. Il en écrit l'histoire sentimentale; il en énonce les caractères. Toute foule est épique et a pour aboutissant le barde [...].

Il est permis de supposer que notre production poétique conservera dans l'avenir les qualités qui s'attachent à la forte autonomie d'art à laquelle nous aspirons. Elle se souciera surtout des formes de beauté familières à la race dont elle sera l'émanation. Elle en éternisera les joies, les douleurs et les désirs. Un peuple a les poètes qu'il mérite. Et c'est pourquoi nous sommes fiers d'avoir sculpté l'une des pierres du grand œuvre.

Discours de Robert Randau (1922)

Le 30 septembre 1922, au cours d'une réunion de l'Association des écrivains algériens présidée par Édouard Anselmin, recteur de l'Université d'Alger, et Louis Leroy, président de l'association, Robert Randau prononçait le discours suivant :

Le commun amour des belles lettres et de l'Algérie fut à l'origine de notre groupement. Nous n'avons jamais rédigé ni profession de foi, ni affirmation de principes, ni manifeste littéraire; nous ne faisons point non plus de politique; nous ne nous attachons point à résoudre la question sociale. Nous respectons toutes les convictions. Mais nous voulons que le monde connaisse l'Algérie autrement que par son vin, par son blé et par ses moutons. Nous voulons que l'on dise: il existe une intellectualité en Algérie.

Ceci ne signifie en aucune façon que nous devons nous séparer intellectuellement de la France, et que l'Algérie, libérée des vieilles disciplines de la métropole, « fana da se ».

Cette allégation serait si absurde que je ne m'attacherais pas à la réfuter. C'est à la France que nous devons notre culture; c'est vers elle seule que nous nous tournons dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Et cela, les Algériens¹¹ le savent si bien qu'ils n'approuvent les initiatives de n'importe lequel d'entre nous qu'après leur homologation à Paris.

Le but que nous nous sommes assignés est double: intéresser les Algériens à l'Algérie, faire connaître les pays d'Afrique et la mentalité des Algériens à la France. Pas de contrôle, en effet, sur laquelle on ait écrit plus de sottises que l'Algérie: M. Louis Bertrand vous a expliqué cette année, au cours de la belle conférence qu'il donna ici, le tort fait à notre pays par un orientalisme tout de bric-à-brac, tout de convention, tout d'artifice, tout de préjugés; ce fatras est un reste encore vigoureux, hélas, de l'âge romantique, triomphe du geste théâtral, de l'attitude noble, de la tirade humanitaire, apogée

du roman-feuilleton, c'est alors que les écrivains de la métropole dressaient l'indigène africain en figure de superbe vaincu, et opposaient sa beauté d'âme à la bassesse avide de l'Européen, son vainqueur.

Ce n'est pas en Algérie et dans nos rangs qu'il faut chercher les protagonistes du séparatisme algérien : c'est chez les écrivains de France qu'a été conçue et développée cette idée affolante qu'aucune entente n'est possible entre nous et nos compatriotes musulmans de l'Afrique : ouvrez un de ces livres à succès où il est parlé de nous, par quelque écrivain éclairé, à jamais sur toutes choses de notre pays en quinze jours d'escursion à travers nos trois provinces, vous y découvrirez ceci : c'est que le colon est une brute, lâche, sanguinaire et perfide et que l'indigène digne, mais misérable esclave courbé sous le bâton, dépourvu de ses biens, humilié dans sa religion, insulté dans ses coutumes, humilié dans ses mœurs est excusable de pratiquer le vol et l'assassinat. C'est de la France, je le répète, que s'est abattue sur le monde cette littérature de propagande anti-française. C'est ainsi qu'est née la légende du colon féroce, abandonné à ses instincts, coupeur de têtes, sadique, livré à toutes les cruautés.

Vous ignorez pas que cette production littéraire a favorisé les desseins d'un parti politique jeune turc en Algérie même : l'idéal de ce parti est le retour à la barbarie antique, le retour à l'état théocratique du dixième siècle de notre ère.

Messieurs, la réalité est tout autre en Afrique du Nord, il n'y a point de conflit, même de conscience, entre l'indigène et nous ; les maux dont souffre l'un ne

sont pas étrangers à l'autre ; le bonheur qui adient à l'un s'étend aussi sur l'autre. L'interpénétration des races est ici beaucoup plus profonde, beaucoup plus intime qu'on le suppose dans les milieux littéraires de la France. Là où il y a mêmes intérêts matériels, il y a mêmes intérêts moraux ; des impondérables se dégagent et un esprit commun naît à la longue ; l'unification des races sera peut-être l'œuvre des siècles, en Afrique même, il est fatal qu'elle se réalise dans l'avenir.

[...] Notre souhait le plus cher est de préparer cette entente par des œuvres. Dite le vrai, c'est-à-dire débarrasser l'opinion publique de ses préjugés, de ses préventions, des mensonges qui l'aveuglent, des ignorances qui l'exploitent, tel est le moyen que nous préférons employer.

À l'orientalisme de bazar nous opposons l'école algérienniste qui, sans haine, sans passion, et en connaissance de cause décrit d'authentiques paysages d'êtres. Chaque artiste, avec ses procédés particuliers dira, en conformité de son tempérament, le vrai : il sera créateur de beauté, puisqu'il sera sincère ; il aura vu le marchand dans son magasin, le fellah dans son gourd, le colon dans sa ferme, le fonctionnaire à son bureau, l'ouvrier à l'atelier, l'émigrant dans son nouveau milieu ; il aura vécu à côté d'eux et souvent parmi eux ; il saura leurs besoins, leurs désirs, leurs joies, leur langage. Il sera l'homme de la vie réelle ; il restera dans sa vie et dressera dans ses œuvres des hommes-en-chair et en-os et non des fantoches à ficelles. Il ne s'arrêtera pas à la boutique du mercanti qui, sur le port, débite des chiboucks, des khandjars, des

mokahilas incrustés d'argent, des labous à crosse sacrée, des sabres du Caucase et des coupe-coupe chinois; il n'ira pas à rêver dans une oasis sous un palmier au bord d'une fontaine claire; il verra le réel et dira le vrai. Il apprendra ainsi que l'indigène est comme l'Européen, un pauvre homme qui a ses peines et ses plaisirs et dont la vie est, comme la nôtre, une pièce de théâtre shakespearien où le drame voisine avec la comédie bouffie et le beau avec le laid. Et il verra aussi que plus l'indigène travaille, plus sa mentalité se rapproche de la nôtre.

C'est qu'avant tout nous sommes les gens du pays du travail. Le labeur est libre sur la terre d'Afrique, plus libre qu'ailleurs, parce qu'elle est en majorité montagne, sable ou marais. Depuis un siècle nous avons, grâce à des efforts désespérés, et avec une énergie allant souvent jusqu'au sacrifice de l'existence, mis en valeur une partie, minime encore, de notre domaine. Il fallait vivre, nous avons vécu. L'heure a sonné pour nous de philosopher, j'entends de mêler l'intellectualité à notre vie. Cette intellectualité, pour nous convenir, s'adaptera à nos paysages, à nos travaux, à nos préoccupations: nous y retrouvons notre lumière, qui entoure chaque être, chaque objet, chaque mouvement d'une aurole; nous n'oublierons pas que notre lumière est celle de la Grèce et que les dieux en naquirent. Le soleil méditerranéen est père des belles formes, des rythmes purs, de la pensée limpide, de la science et de la loi. La grande Berbérie française ne doit pas être inférieure, dans l'art et dans l'idée créatrice, aux autres régions riveraines de la mer divine, génératrice des civilisations raffinées. Gardons

comme le plus précieux des héritages les qualités d'ordre pondéré, de méthode et de grâce que nous tenons de nos origines françaises; joignons-y celles de volonté tenace et de persévérance dans l'effort qui ont été tant développées ici par nos colons, et ne considérons pas comme des défauts les traits dominants des intellectuels berbères d'autrefois: le sens du décor, l'élégance, l'amour de la mystique et du surnaturel, la magnificence du style. [...]

Notre ambition vous apparaît donc, Messieurs, dès ce moment, à la fois simple et formidable. Simple puisqu'elle apparaît légitime à tout homme de bon sens, formidable puisqu'elle prétend intéresser la foule aux êtres et aux paysages qui l'environnent.

Pour se réaliser, elle comporte deux éléments: 1° Un élément critique, qui est de démontrer l'infinité des vieilles thèses romanesques sur l'orientalisme et l'africanisme; 2° Un élément constructif, qui est de greffer une œuvre d'art sur le réel. Il importe de situer en leur lieu et place des valeurs d'humanité, de donner à notre pays, dans la voie française, une intellectualité qui est nécessaire à son progrès, de démontrer à la métropole et au monde qu'à côté de l'Algérie qui travaille il y a une Algérie qui pense.

(1) À l'époque, le terme *Algériens* désignait les Européens d'Algérie (note de l'éditeur).

TELS SONT LES PIEDS-NOIRS...

Article du maréchal Alphonse Juin, paru en avril 1962, dans « *Le spectacle du monde* » :

« Tels sont les « Pieds-Noirs » : un étrange amalgame de races, d'un sang bouillonnant. De leur origine, ils ont souveraineté qu'en des temps troublés, et plus ou moins lointains, leurs ascendants ont dû, poussés par la nécessité, abandonner leur patrie pour se fixer en Algérie, sur des terres souvent inhospitalières et hostiles.

C'est pourquoi, soucieux de se rapprocher les uns des autres pour travailler en commun et de mieux entraîner, ils font montre d'un instinct tribal, tout comme les Algériens autochtones parmi lesquels ils sont implantés. Ils parlent d'abondance, sachant utiliser tous les moyens d'expression et de gestes entendus autour d'eux, pouvant même, à la rigueur, ne parler que par gestes, uniquement avec leurs mains.

Nés avec toutes les révolutions, ils se sentent, quoi qu'il arrive, d'éternels jacobins, prompts à politiser leurs passions. Ils ont le goût du forum et de l'émeute, prêts à invoquer à tout propos le salut public, résolus à se faire tuer sur les barricades ou sur n'importe quel champ de bataille, pour telles causes qui leur paraissent justes. Ils en ont toujours fait la preuve aux côtés de leurs frères musulmans. C'est ainsi qu'ils n'arrivent pas à se faire à l'idée d'être chassés, en même temps que leurs morts, de cette terre sur laquelle ils travaillent depuis plusieurs générations. Car ce n'est pas sans déchirement qu'une mère se laisse arracher

un enfant nourri de son meilleur lait qui a pris, en grandissant, les traits d'une



communauté franco-musulmane. Le drame a commencé pour eux quand ils eurent constaté l'indifférence totale des Français de la métropole à leur égard et se virent traîner successivement, par l'homme qu'ils avaient poussé au pouvoir le 13 mai, de la formule de l'intégration à base de fraternisation qu'ils préconisaient, à celle de l'autodétermination, pour finir par la prédétermination et la reconnaissance d'une République algérienne jouissant de droits souverains ».

VU DE L'AUTRE CÔTÉ

Déclaration de Ferhat Abbas, en 1960

« La colonisation française, à cause des erreurs qu'elle a commises, s'est enlaidie de l'autre côté de la Méditerranée. Malgré l'accueil de la France, ces Français pleurent le pays qui les a vus naître. Les Algériens, de leur côté, pleurent un grand nombre d'entre eux. D'autres cadres sont venus de toute l'Europe. Ces cadres ne valent pas ceux que l'Algérie a perdus. L'Algérie est un vaste pays où beaucoup de choses restent à faire. Tous ses enfants y avaient leur place. La République algérienne, édifiée par les uns et les autres, pouvait dans les meilleures conditions, multiplier les richesses du pays, assurer son développement et sa prospérité et garder ses trésors. Ces Français qui avaient grandi au milieu de nous et qui étaient aussi Algériens que nous, étaient un maillon qui rattachait notre pays à la civilisation et à la technique française. Nous, musulmans, étions un autre maillon qui liait ce même pays à l'Orient et à l'Afrique. Nos chances de succès étaient doubles ».

Boualem Sansal (écrit en 2001)

« En un siècle, à force de bras, les colons ont, d'un mariage infernal, mêlé un paradis humain. Seul, l'amour pouvait user pareil défilé... Quarante ans est un temps bref pour ce nous semble, pour reconnaître que ces finies colons ont plus cheri cette terre que nous, qui sommes ses enfants ».

Hocine Alt Ahmed, chef historique du FLN

« Chasser les Pieds-Noirs a été plus qu'un crime, une faute, car notre patrie a perdu son identité sociale [...]. N'oublions pas que les religions, les cultures juives et chrétiennes se trouvaient en Afrique bien avant les Arabo-musulmans, car aussi colonisateurs, aujourd'hui béghéménistes. Avec les Pieds-Noirs et leur dynamisme, je dis bien les Pieds-Noirs et non les Français, l'Algérie serait aujourd'hui une grande puissance africaine, méditerranéenne. Hélas ! Je reconnais que nous avons commis des erreurs politiques, stratégiques. Il y a eu envers les Pieds-Noirs des fautes insupportables, des crimes de guerre envers des civils innocents et dont l'Algérie devra répondre au même titre que la Turquie envers les Arméniens ».

LE DESTIN DES PIEDS-NOIRS

Pascal Diener, extraits de l'opuscule « *25 ans après, une minorité vivante : les pieds-noirs* », 1987

Je place au-dessus de tous les malheurs, le malheur de vivre loin de ma patrie. Qu'en ne se méprenne pas, la patrie ne se confond pas avec le sol. Sinon, il ne s'agitait que d'une superstition peu sérieuse ou d'une abomination. Certes, la passion de l'homme pour la terre qui l'a vu naître est instinctive et naturelle, mais il faut y joindre une communauté d'hommes unis dans une même pensée, tendue vers un même but, l'espace et le temps, immenses, animés des mêmes espérances. [...] Français quand même, malgré tout, dans cette fidélité qui nous tue, par l'origine, par le mélange des sangs, par l'histoire commune. Déchirés. [...]

Depuis 140 ans, les Français n'ont jamais essayé de comprendre ce qui se passait à 700 km de leurs côtes. Quant à nous, les Pieds-Noirs, en ce dernier quart de siècle, ils nous ont cédé un strapontin dans leur culture, sous le masque de la caricature. L'odieux et le ridicule en escorte. Tous colons oppresseurs, tous riches, et uniques responsables d'une guerre, de ses exils. Avec en contre-point l'accent pied-noir que de médiocres chanteurs, amuseurs publics et publicitaires exploitent, quelques coutumes culinaires aussi. Tandis que, chaque année, des

politiques de tous poils plantent sur le clavier de nos votes pour nous tromper. Comme toujours. [...]

Certains prédisaient que nous allions nous assimiler, nous dissoudre, mieux et plus vite que n'importe quel autre flux d'immigrants : nous étions, n'est-ce pas, citoyens français. Première prédiction tenue en échec : 25 ans après nous existons encore, nous existons enfin.

Une minorité veut être reconnue comme telle, le négroisme nulle compassion pour ceux qui ont voulu s'assimiler, se dissimuler, se noyer dans la masse en repartant souvenirs et passé : tranchant leurs racines, ils ont perdu leur âme. Cependant l'âme ne se perd jamais tout à fait, il suffit d'un fils, d'une fille qui se lève, interroge, revendique ses origines, la vérité aussi. Et le fil est remoué. Aujourd'hui, selon d'autres augures, nous serions les derniers, parce que les derniers à être nés sur notre sol. À les écouter, le grand rassemblement de Nice, en 1987, ne serait pas une fête de la vie mais la cérémonie funèbre annonçant la fin de tout un peuple. Cette prédiction aussi nous la tiendrons en échec. En vérité, nous formons une minorité vivante. Elle se perpétue, se renforce avec le temps. En appel sur son passé, par vocation elle

est tournée vers l'avenir. Le processus historique de formation de la minorité pied-noir, groupe ethnique et culturel, est connu. C'est le brassage démographique d'ethnies, dont la rencontre est ée improbable, sur un territoire bien délimité : l'Algérie. Dans ce creuset commun s'accomplit une fusion qui transcende les différences en une ethnie algérienne nouvelle. Ni Français, ni Allemands, ni Espagnols, ni Italiens... Les facteurs spontanés d'unification échappaient au contrôle et à la conscience d'un peuple. Naturellement, communauté n'est pas uniformité. Les contradictions, les oppositions subsistent : rivalités sociales, appartenances politiques, idéologiques, religieuses. L'essentiel est au-delà et au-dessous, dans une affinité complexe, née dans le labeur silencieux de la terre, la violence et la passion. Mais il a fallu qu'elle prenne conscience d'être une minorité pour exister. C'est toute l'émergence actuelle, la revendication collective, en pleine lumière, d'une identité culturelle. L'état national français, malgré tous ses efforts, est impuissant à l'arrêter.

[...] Contre tous, malgré l'administration, la xénophobie des hommes et des lois, une ethnie algérienne nouvelle naissait, quand même. Elle se faisait par le mélange de sang du nord et du sud. Elle forgeait ses propres valeurs, rustiques, dans la réciprocité des échanges et l'emprunt à l'ethnie arabo-berbère. L'aboutissement est ée, un jour, quelque part, peut-être, un début de fusion. C'était

trop tû. C'était trop tard.

Aujourd'hui, la plus formidable orchestration de désinformation menée contre tout un peuple se perpétue. L'histoire de l'Algérie pour la période 1830-1962 est sous le joug, je veux dire sous la plume d'historiens français qui font profession de fabriquer une histoire conforme à leur idéologie. Il fallait donc qu'elle fût mesquine. À leur mesure. Ils s'évertuent à nous rabaisser dans leurs livres par des mots et des silences. Ils manipulent sans vergogne l'immense bibliographie sur l'Algérie, procèdent par tramage et, du haut de leur autorité universitaire, imposent un dogme sans citer leurs sources. Et personne ne vérifie.

[...] Ainsi sommes-nous, profondément absents de l'histoire officielle de l'Algérie; je ne parle même pas de quelques caricatures sans importance empruntées aux Français. Mais la vérité est difficile à déceler. Pour nous-effacer de l'histoire de l'Algérie, il eut fallu tout détruire, revenir à l'ancien paysage, aux lentisques, aux palmiers nains, aux marécages, à des absences de villages aussi. Car les villages et les villes, toutes ces pierres et ces champs parlent de nous, sous un soleil sans égal. Implétable. Il ne suffit pas de changer mille clochers en mille minarets pour changer un paysage et refaire l'histoire. La cathédrale peut devenir une superbe bibliothèque, elle reste cathédrale; et sa charpente reste taillée par le maître-charpentier venu tout en pois de Bordeaux, avec ses compagnons.

Il est enterré là, anonyme : celui qui redira son nom se grandira en lui redonnant vie dans la mémoire des hommes.

Je sais que la vérité viendra du sud. La nécessité est historique. Toute la jeunesse d'un pays attend qu'un jour l'histoire qu'elle pressent soit dite ; non pas unique et uniforme, mais multiple et infiniment nuancée. Il est inéluctable que nous reprenions notre place dans l'histoire de l'Algérie, notre juste place. Les Français peuvent continuer longtemps de feindre l'ignorance ou d'accepter une histoire travestie sur mesure ; pas les Algériens. Ils ne pourront jamais nous effacer puisqu'ils ont saisi en héritage le pays tel que notre volonté l'avait façonné. S'ils nous abaissent, ils s'abaissent ; s'ils nous ignorent, ils s'ignorent. Un jour, ils feront ce qu'a fait l'Espagne très catholique. Cette nation superbe n'a jamais voulu l'héritage d'une grande Espagne musulmane. Elle l'a intégré dans sa culture et vante encore ses mérites.

[...] Ainsi, nous sommes les enfants de l'histoire. Elle devra payer ses dettes. Chacun d'entre nous est une partie du tout éparpillé dans la grande dispersion du peuple. Depuis lors, chaque enfant

qui naît recrée le tout et, par la famille, assure notre continuité objective dans le temps, sans distinction de lieux de naissance et d'apports de sangs nouveaux. Faisant face à l'avenir, notre communauté doit conjuguer sa tradition et sa vocation. Or, de part et d'autre de la Méditerranée, passé, tumultes et incertitudes, les hérissements d'un changement sont perceptibles.

Après avoir juré autrefois, jamais, jamais plus, chaque année, sans bruit, par certaines, nous retrouvons le chemin de notre pays, pour de courts séjours. Faut-il vraiment, jusqu'à la fin de notre temps, laisser hurler dans nos têtes la fureur d'anciens combats ? Qui nous obligerait à rester enghés d'amertume, verrouillés par une fraction du passé ? Alors que partout des générations nouvelles et apaisées marchent vers le XXI^e siècle.

Je n'ai qu'une certitude : toute notre communauté constitue un pont naturel, la voie, entre les deux rives de la Méditerranée. Elle est le chaînon manquant entre le Nord et le Sud. Manipulée pendant un siècle ; utilisée ensuite comme bouc émissaire. Il est temps qu'elle serve de trait d'union.

LA COLÈRE DU PIED-NOIR



JEAN BRUNE †,

extrait de Cette haine qui ressemble à l'amour, 1961

« Une sorte de délire s'était emparé de Durrieu, ses mains tremblaient.

Il s'écria :

- Pourquoi? pourquoi? pourquoi sommes-nous maudits? Nous avons tout construit sur cette terre, tout, tout bâti à partir de rien, tout édifié sur des ruines, sur un désert. Tout ce qui existe est notre œuvre, le fruit du sacrifice, de la sueur, des larmes et du sang... Si ce pays peut aujourd'hui se croire une nation, il nous le doit, nous avons fondé les villes qu'il convoite, jeté les ponts sur les rivières, les routes par-dessus les montagnes, les voies ferrées à travers les gorges de l'enfer, nous avons rendu aux semailles les paysages de pierre, et transformé en vergers les marécages. Nous avons tout fait, et on nous reproche tout comme un crime... Nous imaginions agrandir

la France, on nous accuse de la ruiner... Et quand nous y rentrerons demain les mains nues, épuisés par la gigantesque aventure africaine, nous y serons comme des étrangers.

Il frappa du poing sur la table.

- Nous y serons comme ces Russes que la Révolution a poussés en France, des parias... on jugera que notre misère est un juste châtiment et l'on dira de notre désespoir... Mais pourquoi, nom de Dieu! dites-moi pourquoi nous sommes ces pestiférés? Que veut-on nous faire payer et quand la dette sera-t-elle éteinte?

D'un geste brusque, il poussa son verre de la main contre une colonnette torsadée, le verre se brisa en menus morceaux. La colère de Durrieu tomba d'un coup. Il monta du doigt les débris du verre et dit

d'une voix redevenue sourde :

« Voilà... C'est un symbole... tout est fini pour nous en Afrique !

Et il se laissa glisser lourdement du tabouret sur lequel il était assis... ».

LA COLÈRE DU PIED-NOIR

Jean Brune, extrait de la préface du livre de Jean Brune « *Interdit aux chiens et aux Français* », éd. La Table Ronde, 1962.

« Je sais qu'il est trop tard pour espérer peser sur les événements. On me dit aussi qu'il est bien tard pour revenir à ces thèmes qui courent le risque de lasser. Ces préoccupations ne m'intéressent pas. Le drame des Français d'Algérie demeure et leur misère matérielle et morale ne paraît pas lasser. Surtout, il reste à engager un procès en révision devant le Haut Tribunal de l'avenir.

D'autres vaincus du moment ont avant nous gagné leur procès en appel devant l'Histoire : les Chevaliers du Temple, les solitaires de Port-Royal et les émeutiers de 1871. Cette action est déjà commencée

pour les Algériens ¹. Elle ne peut que courir vers sa suite logique, c'est-à-dire rendre à la mémoire des Français d'Algérie la justice qui leur a été refusée tout au long de leur calvaire. Il suffit d'attendre que les passions éteintes permettent à la sérénité de rendre son verdict. Aujourd'hui nous ne pouvons que verser des témoignages au dossier ».

1 - Dans la terminologie de Brune, comme dans celle de Camus et d'ailleurs dans l'usage général avant les indépendances, ce terme « Algériens » désignait les Français d'Algérie et non les indigènes.

¹ - L'ensemble de l'œuvre de Brune a été réédité par les éditions Atlantica qui ont également édité l'ouvrage de Maurice Calmette consacré à l'histoire du mouvement algérianiste sous le titre « *Algériens nous sommes... !* ».

**Brochure de l'édition spéciale n°183
de septembre 2023**

Cercle algérianiste national
1 rue Général Derroja
66000 Perpignan
Tél. 04.68.53.94.23
secretariat@cerclealgerianiste.fr



CERCLE ALGERIANISTE

depuis 1973

SAUVEGARDER • DEFENDRE • TRANSMETTRE